Sémantique/pragmatique des conditions de fausseté et négation

François Nemo

▶ **To cite this version:**

François Nemo. Sémantique/pragmatique des conditions de fausseté et négation. Emilia Hilgert; Silvia Palma; Pierre Frath; René Daval. Négation et référence, 5, Épure, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.157-176, 2016, Res per nomen, 978-2-37496-021-0. hal-02540724

HAL Id: hal-02540724
https://hal.univ-reims.fr/hal-02540724

Submitted on 11 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sémantique/pragmatique des conditions de fausseté et négation

François Nemo
Université d'Orléans
Laboratoire Ligérien de Linguistique (UMR7270)
francois_nemo@yahoo.fr

Introduction

Mon point de départ sera double, puisqu'il s'agira d'une part de montrer que l'étude de la négation est inséparable d'une théorie de l'énoncé (et en ce sens qu'elle ne peut donner lieu à aucun traitement propositionnel) et d'autre part de montrer que *le sens des énoncés dépendant directement de ce qui les rend faux*, qui s'avère varier d'une énonciation-type à l'autre, l'étude de la négation est indissociable de l'étude des dites conditions de fausseté, et ce quel que soit le type d'énoncé.

La caractérisation des énoncés négatifs que je serai amené à défendre est assez singulière, puisqu'elle s'oppose aussi bien à la thèse « asymétriste » classique qu'à sa négation, autrement dit aussi bien à la thèse selon laquelle les énoncés négatifs ne sont que l'ombre des énoncés positifs qu'à la thèse « symétriste » inverse :

> Negative statements, for the asymmetricalists, are less primitive, less informative, less objective, less godly, and/or less valuable than their affirmative counterparts. For another, equally impressive array of combatants, including Frege, Geach, and Ayer among their number, this central fact about negation does not exist. Others, including Aristotle and Russell, seem to waver between these two camps. (Horn, 2001 [1989] : 47)[1]

[1] « Les assertions négatives, pour les asymétristes, sont moins primitives, moins informatives, moins objectives, moins divines, et/ou ont moins de valeur que les assertions affirmatives correspondantes. Pour un nombre aussi impressionnant de personnes les combattant, et qui inclut Frege, Geach et Ayer, ce fait central à propos de la négation n'a aucune réalité. D'autres, incluant Aristote et Russell, semblent balancer entre ces deux camps. » (Horn, 2001 [1989] : 47)

Elle consiste en effet en une position asymétrique non attestée, semble-t-il, à savoir de défendre l'idée non seulement que les énoncés négatifs rendent explicite ce qui est masqué dans les énoncés non-négatifs, mais que de ce point de vue ils sont plus importants que les énoncés dits affirmatifs : étant donné le rôle que les conditions de fausseté jouent dans l'interprétation des énoncés, et étant donné que les énoncés négatifs présentent ces conditions comme réunies, leur étude permet à la fois de mettre au jour ce dont parle réellement l'énoncé affirmatif correspondant, qui se révèle n'être en réalité que la négation de sa négation, l'ombre de celle-ci.

Je montrerai ensuite qu'au-delà de la formulation que je viens d'en donner, l'affirmation de cette réalité apparemment paradoxale se résume à avancer et démontrer que *la négation porte sur l'énoncé en tant qu'énoncé,* autrement dit avec ses conditions modales de pertinence (Nemo, 1992) et sa tête modale, *et non sur une proposition*, et que ce qui peut rendre à différents égards propositionnellement « bizarres » beaucoup de négations est tout simplement qu'elles ne sont pas[2] des assertions de propositions négatives et ne peuvent simplement pas être décrites ni glosées comme « il n'est pas vrai que p », comme nous allons le voir maintenant.

Interprétations de la négation

Car si l'on sait d'une certaine façon, au travers notamment des travaux de Horn (2001) ou Nemo (1992), que rendre compte de la négation impose *in fine* d'introduire une sémantique des alternatives qui permette de rendre explicite la sémantique des énoncés en tant précisément qu'ils ne sont pas des propositions, ce que nous allons voir ici, est que la non-propositionalité des énoncés négatifs va en réalité beaucoup plus loin.

Pour ce faire, je partirai d'un ensemble d'exemples illustrant des problèmes apparemment différents voire disparates d'interprétation de la négation, avec l'objectif de montrer qu'ils ont en quelque sorte

[2] C'est pour cette raison que j'emploierai systématiquement dans ce qui suit le terme d'énoncé négatif et que par défaut tout emploi du terme négation sera relatif aux énoncés négatifs.

une cause unique, liée aux contraintes sémantiques de pertinence qui pèsent sur chacun des objets concernés et qui déterminent leurs conditions de fausseté.

Mon point de départ sera le fait trivial qu'un énoncé et sa négation peuvent parfois décrire la même réalité, comme par exemple le fait que quelqu'un qui a nettement plus de 18 ans pourra dire aussi bien (1) et que (2) :

(1) Je n'ai pas 18 ans (et depuis longtemps)
(2) J'ai 18 ans (et depuis longtemps)

et que de même, un adolescent pour se plaindre de quelque chose pourra dire :

(3) Je n'ai pas trois ans.

alors qu'un jeune enfant pourra dire quant à lui :

(4) Je n'ai pas trois ans, j'ai trois ans et demi.

ensemble d'énoncés auxquels sont associées des interprétations incompatibles entre elles, comme le fait d'avoir alternativement plus ou moins qu'un certain âge, mais aussi parce qu'elles associent ensuite à une de ces alternatives différentes interprétations, ce qui rend faux « je n'ai pas trois ans » dans (4) n'étant pas ce qui le rend faux dans (3). Avec comme résultats que quelqu'un qui « *a 18 ans* » sera facilement reconnu comme « *ayant plus de 18 ans* » et ce alors même que l'explication propositionnaliste voudrait que « *avoir 18 ans* » veuille dire « *avoir au moins 18 ans* », ensemble d'« équivalences » qui, si on oublie une seconde leur caractère relativement intuitif, ne laisse pas d'apparaître très étonnant.

Or, on pourra observer par ailleurs que, contre toute attente paradigmatique, *un* ne fait souvent pas partie de la négation de *des*, comme dans le couple question/réponse suivant :

(5) - Avez-vous des enfants ?
- Oui, un. (*versus* « non, un »* qui serait bizarre[3])

mais qu'en revanche, la portée de la négation d'une quantification nominale pourra être cette quantification et non le prédicat, comme le montre en français l'énoncé :

(6) Tous les Français n'aiment pas le fromage.

[3] Et n'est en tous les cas pas attesté, alors que « *oui*, *un* » est bien la réponse standard à la question posée.

Nous nous intéresserons ensuite à des énoncés négatifs apparemment peu problématiques, tel que :

(7) Obama n'était pas présent à Res per Nomen 5.

mais aussi à (8), cette fois en imaginant que cet énoncé soit entendu en passant et donc que l'identité du référent de *il* ne soit pas connu :

(8) $Il_?$ n'est pas marié.

Nous passerons ensuite à des énoncés qui disent des choses qui d'un certain point de vue sont et devraient être évidentes, à savoir le cas d'une mère disant à son fils :

(9) Je ne suis pas ton père.

ou de quelqu'un disant apparemment de quelqu'un qu'elle n'est pas sa propre sœur, mais qui en réalité procède à une *comparaison* entre Nadia et sa sœur.

(10) $Nadia_i$ n'est pas sa $sœur_i$.

ou enfin de quelqu'un qui parlant d'un viol supposé dirait :

(11) Il n'y a pas mort d'homme.

Nous passerons ensuite à l'étude de cas de négation d'énoncés métaphoriques, particulièrement intéressantes du fait de l'impossibilité absolue qu'il y a à les expliquer en termes propositionnels :

(12) Paul n'est pas une lumière.

(13) Paul n'est pas un ours, tu es tombé un mauvais jour, c'est tout.

(14) Les journalistes ne sont pas des piranhas. Ils font leur boulot, c'est tout.

(15) Ce jour-là, devant un stade et des adversaires médusés, *Bob Beamon ne saute pas mais vole littéralement,* et bat le record du monde de 80 cm

à l'instar de l'interprétation de la négation d'énoncés qui devraient être tautologiques comme :

(16) Cette année, mes vacances n'ont pas été des vacances.

ou encore de la négation de propositions qui, dans le contexte d'emploi, ne peuvent *a priori* pas être fausses, comme dans :

(17) Paul n'a pas eu de père.

ce qui nous conduira à nous intéresser à la forme négative de l'énoncé central du paradoxe du barbier, et au rôle que cette forme joue dans l'émergence du paradoxe :

(18) Le barbier rase toutes les personnes qui ne se rasent pas elles-mêmes.

Négation des expressions de quantité

Pour commencer donc par les expressions de quantité, et donc par nos exemples (1) à (4), il faut d'abord rappeler les très longs débats

qui ont eu lieu depuis au moins le milieu des années 1970 sur l'interprétation de leur forme affirmative, et qui ont notamment opposé les tenants[4] de la thèse dite minimaliste selon laquelle, en langue, « *avoir 18 ans* » ou « *avoir 3 enfant*s » veulent dire « *avoir au moins 18 ans* » ou « *avoir au moins 3 enfants* », aux tenants d'approches non-propositionnalistes comme Ducrot. Ce qui revient en ce qui nous concerne ici à distinguer deux interprétations de ces expressions, à savoir une interprétation dite « *one-sided* » (à savoir « au moins q ») et une interprétation dite « two-sided » (*i.e.* « ni moins que q, ni plus que q »[5]).

Or notre point de départ va donc être que, si l'on considère cette fois les énoncés négatifs correspondants, comme « ne pas avoir 3 ans » et « ne pas avoir 18 ans », ce que les tenants du minimalisme n'ont pas fait, on observe d'abord l'existence routinière d'une interprétation « one sided », à savoir « avoir plus de 3 ans » et « avoir plus que 18 ans », que la thèse minimaliste ne peut non seulement expliquer mais qu'elle exclut par définition. Si tant est, en effet, que le sens linguistique de « avoir 3 ans » soit bien « avoir au moins 3 ans », sa négation devrait en effet être « ne pas avoir au moins 3 ans », autrement dit « avoir moins de trois ans ». Or, comme le montrent nos énoncés (2) à (4), une interprétation de la négation de type « avoir plus de trois ans » est parfaitement possible et routinière, et ce alors qu'en termes ensemblistes ce qu'elle désigne est un sous-ensemble[6] de ce que désignerait l'énoncé affirmatif selon la thèse minimaliste et propositionnaliste, ce qui est évidemment une contradiction. Prévoir comme le font les minimalistes comme sens *linguistique* de la négation

[4] A l'instar de Gilles Fauconnier ou Benoit de Cornulier pour la France, mais aussi Grice (et plus tard Horn).

[5] Cette dernière correspondra donc à l'interprétation « *avoir exactement 18 ans* » alors que la première sera interprétée comme « *avoir atteint 18 ans* ».

[6] Si *plus* dans « *plus de 3 ans* » est pris strictement. Ce qui n'est d'ailleurs comme nous l'avons vu pas toujours le cas, puisqu'en français « *avoir plus de 18 ans* » est souvent interprété comme « *avoir 18 ans et plus* » et que dans ce cas les deux ensembles seraient co-extensifs.

l'interprétation « *moins que* q » rend impossible d'imaginer que l'interprétation observée *« plus que q* » puisse en être dérivée[7], les deux interprétations étant incompossibles.

Ce que montre donc la négation, illustrant ainsi la thèse selon laquelle elle rend explicite ce qui pourrait rester invisible dans l'énoncé affirmatif, c'est d'abord qu'un énoncé négatif comme « *il ne gagne pas 3000 euros par mois* » pourra recevoir aussi bien l'interprétation « *il gagne plus* » que l'interprétation « *il gagne moins* » (et accessoirement qu'il ne recevra pour ainsi dire jamais l'interprétation « *il gagne une somme différente de 3000* ») et qu'il est donc parfaitement normal qu'un adolescent puisse dire en râlant « *je n'ai pas trois ans* » s'il en a quinze.

Reste alors à comprendre pourquoi ces sens opposés peuvent coexister et pourquoi chacun d'entre eux est associable en réalité aussi bien avec la forme négative que la forme positive, avec comme résultat que quelqu'un qui a plus de 3 ans par exemple, pourra dire aussi bien « j'ai 18 ans et depuis longtemps » et « je n'ai pas 18 ans et depuis longtemps ».

L'explication de tels flottements sémantiques et de l'échec de la thèse minimaliste est triple :

- la première est que ces sens opposés sont en réalité deux façons opposées de satisfaire une même contrainte (ne pas avoir 18 ans) et que ce qui est transmis d'une phrase à ses énoncés n'est pas un sens mais seulement de telles contraintes[8] ;
- la seconde est que tout énoncé repose sur une image du possible (Nemo, 1992) et que l'on peut montrer que les différents sens observés reposent sur différentes images du possible ;
- la troisième est l'existence dans l'énonciation d'une bipartition systématique de cette image du possible, liée à des contraintes pragmatiques, et qui conduit à binariser la représentation du réel.

---

[7] Il faut rappeler que dans la thèse minimaliste, le sens « *exactement q* » de l'énoncé affirmatif est lui censé être obtenu pragmatiquement et inférentiellement à partir du sens linguistique « *au moins q* », dont il est extensionnellement un sous-ensemble.

[8] Ce qui implique de séparer la négation comme contrainte à satisfaire de l'interprétation de la négation comme forme locale de satisfaction de la contrainte concernée.

Pour commencer par ce troisième point, il faut noter que tout ce que nous avons pu observer devient explicable dès lors que l'on comprend qu'alors que par définition, une quantité q devrait avoir comme alternatives aussi bien des quantités inférieures (- que q) que des quantités supérieures (+ que q), tel n'est pas le cas dans les énoncés, dont l'image du possible est invariablement binaire pour des raisons scalaires et comprend donc seulement deux alternatives à chaque fois.

Ce qui conduit dans certains cas à opposer la quantité concernée à des quantités supérieures (q *vs* + que q) et dans d'autres à l'opposer à des quantités inférieures (q *vs* – que q), et ce faute donc de pouvoir jamais construire une image du possible ternaire (- que q *vs* q *vs* + que q).

Ce qui revient à dire que quelqu'un qui entend l'énoncé « je n'ai pas trois ans » devra déterminer dans le contexte si cet énoncé s'inscrit dans une bipartition (3 vs + que 3) ou dans une bipartition de type (- que 3, 3), sachant dans le premier cas que 3 voudra alors dire « 3 et moins » alors que dans le second 3 voudra dire « au moins 3 ». Ainsi, énoncé par un adolescent « je n'ai pas 3 ans » sera-t-il interprété comme « j'ai plus de 3 ans » et même comme quelque chose de proche de « je ne suis plus un bébé », alors que si l'énoncé « il n'avait pas trois ans quand il a commencé à jouer au piano » parle d'un prodige, on partira sur l'interprétation « il avait moins de trois ans ».

Ce qui revient à dire que l'interprétation de la négation dépend de l'image du possible en tant que c'est celle-ci qui détermine les conditions de fausseté de l'énoncé (et donc aussi ses conditions de vérité). Et ce alors que la binarité de celle-ci impliquera par définition qu'elle soit instable et déterminable seulement en contexte.

En termes plus philosophiques, on peut dire que les énoncés ne sont pas des représentations parce qu'ils reposent sur des comparaisons et que celles-ci sont binaires.

Or, il s'avère que ceci est très précisément la cause dans l'exemple (5) de l'impossibilité de répondre en français « *non, un* » à la question « *avez-vous des enfants ?* » ainsi que le caractère naturel de la réponse « *oui, un* » : les contraintes pragmatiques de scalarisation des alternatives introduites imposent une bipartition du possible entre ne pas avoir d'enfant du tout et en avoir (un ou des) avec comme résultat

qu'elles sont capables dans les énoncés de transformer une tripartition sémantique apparemment paradigmatique (*pas zéro* vs *un* vs *des*) en bipartition énonciative (*pas* vs *un/des*).

S'explique aussi pourquoi notre enfant de l'exemple (4), quand il dit qu'il n'a « *pas trois ans mais trois ans et demi* », contredit directement la thèse selon laquelle « *avoir 3 ans* » voudrait dire « *avoir atteint trois ans »,* son énoncé ayant certes pour objet de dire qu'il a plus de 3 ans mais aucunement de dire qu'il n'a pas atteint trois ans. S'explique surtout pourquoi, dans un tel contexte d'emploi, « *avoir plus de 3 ans* » puisse ne pas vouloir dire « *avoir au moins quatre ans* » : en comptant en demi-années, il change en effet d'image du possible en présentant comme deux alternatives (3 ans *vs* 3 ans et demi) deux réalités qui dans les autres emplois ne sont pas dissociées. Avec comme résultat collatéral de modifier l'interprétation de « *exactement trois ans* » qui généralement équivaut à « *plus de deux et moins de quatre* » mais qui ici s'interprète « *plus de deux et moins de trois ans et demi* ». Il faut noter que même si l'exemple peut prêter à sourire, ce n'est pas pour des raisons linguistiques, mais seulement du fait que les adultes comptent conventionnellement l'âge en années, et que l'on pourrait observer le même phénomène dans des contextes scientifiques, par exemple dans une étude portant sur l'acquisition du langage où on compterait l'âge en mois par exemple.

Au total, on voit en quel sens il est possible d'affirmer que le sens d'un énoncé va dépendre de ce qui le rend faux, à savoir que chaque énoncé-type va construire un espace spécifique de comparaison (définissant notamment les deux alternatives envisagées), le réel n'existant dans l'énoncé que dans le cadre de cet espace de comparaison, et n'étant vu qu'au travers de ce prisme.

Cette bipartition du possible et du réel propre aux énoncés, associée à la contrainte de scalarisation des possibles, explique aussi que notre exemple (11) « *il n'y a pas mort d'homme* » énoncé par Jack Lang au moment de l'affaire Strauss-Kahn, ait pu donner lieu à polémique, alors même que ce qui est propositionnellement dit n'était contesté par personne : tout comme la fusion *un/des*, la bipartition du possible impliquant l'existence de deux alternatives seulement conduit cet

énoncé à être interprété comme « *ce n'est pas grave* »[9], alors même que ce dont il s'agit est un viol.

Il faut noter pour finir sur les questions de bipartition du possible (et du réel), que cette bipartition peut prendre dans l'énoncé deux formes distinctes, l'une étant la forme négative classique à laquelle nous nous intéressons ici, à savoir une alternative « p/non-p » (*e.g.* avoir des enfants, ne pas en avoir), l'autre étant une alternative de type « *il y a p et p* ».

C'est ce dernier type de bipartition, que nous appellerons *interne*, qui opère dans des énoncés tautologiques comme « *une voiture est une voiture* » et qui explique à la fois que leur négation ne soit pas possible, et que leur interprétation soit précisément la négation de « *il y a p et p* », à savoir l'affirmation qu'« *il n'y a pas voiture et voiture* » et donc que toutes les voitures se valent (d'un certain point de vue ou dans la situation concernée).

Or c'est ce type d'image du possible que l'on retrouve dans notre exemple (16), « *cette année, mes vacances n'ont pas été des vacances* », énoncé qui supposant au contraire qu'il y a vacances et vacances, les vraies vacances et les fausses, et que les vacances (*de dicto*) ne sont pas forcément des vacances (*de re*) si par exemple au lieu de ne pas travailler, ce qui est la caractéristique (au sens de Cadiot & Nemo, 1997 : 125) des vacances, on est conduit à travailler pendant ces vacances[10].

Il faut aussi souligner que la bipartition interne à la catégorie (*i.e.* « il y a p et p ») explique aussi l'emploi parfois de la négation dans des cas où la catégorisation niée est en termes propositionnels parfaitement conforme et incontestable comme dans notre exemple (15) : « Ce jour-là, devant un stade et des adversaires médusés, *Bob Beamon ne saute pas mais vole littéralement,* et bat le record du monde de 80 cm ». Pouvoir dire d'un sauteur en longueur battant de 80 cm le record du monde qu'il ne saute pas, autrement dit quelque chose de totalement faux, ne peut se comprendre que dans le cadre d'une image du possible de

[9] Seule la mort de quelqu'un étant présentée comme grave. A noter que cette interprétation repose aussi sur le contour prosodique associé à l'énoncé, qui induit la valeur scalaire.

[10] On retrouve cette même interprétation de la négation dans un énoncé comme « *Julot, le dimanche, il connaît pas* » (Cadiot & Nemo, 1997 : 126).

type « il y a p et p » qui admet qu'il y a saut (ordinaire) et saut (extraordinaire), et que si l'objet catégorisé est hors norme (et devient métaphoriquement plus qu'un saut). On voit une nouvelle fois que même dans des contextes où ce qui est dit est d'un certain point de vue parfaitement faux, la capacité d'un énoncé à se donner une image du possible définissant des conditions de fausseté particulières lui permet des emplois de la négation qui n'ont propositionnellement aucun sens.

Contraintes modales

Or, la bipartition du possible que nous venons de présenter à propos de nos premiers exemples n'est qu'une conséquence de l'existence d'un cadre modal à l'intérieur duquel s'interprète tout énoncé.

Mais ce cadre modal (ou image du possible, *cf.* Nemo, 1988, 1992, 1999) ne se réduisant pas aux seules alternatives qui sont introduites par tout énoncé[11], il faut souligner que, paradoxalement, il explique aussi pourquoi l'interprétation des énoncés négatifs ne peut se décrire en termes d'appartenance à un ensemble (*i.e.* en termes propositionnels).

Si on imagine en effet le cas de quelqu'un qui entendrait accidentellement, sans savoir de qui on parle, notre énoncé (8) (*i.e. « il n'est pas marié »*), on constate (Nemo, 1992) que *l'extension d'un énoncé négatif est toujours par défaut un sous-ensemble de l'extension de la proposition négative correspondante*, et ceci du fait d'une contrainte de pertinence qui impose à l'énoncé, non seulement que la personne dont on parle ne soit pas mariée mais avant tout qu'*elle puisse être ou ne pas être mariée.*

[11] L'absence d'un tel cadre modal s'observe en revanche dans des non-énoncés comme « *aïe* » (Nemo, 1992).

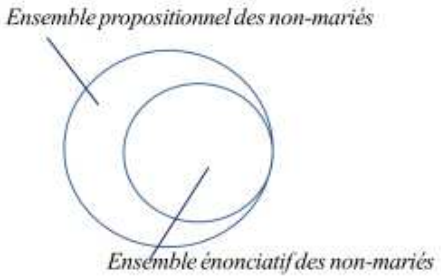

Figure 1

Car là où il suffit de ne pas être marié pour appartenir au premier ensemble, il faut pour appartenir au second satisfaire au moins une contrainte supplémentaire, à savoir qu'il soit vrai que l'on puisse être marié ou non.

Or c'est cette contrainte qui va faire qu'on ne dira pas d'un enfant ou bébé qu'il n'est pas marié, alors même qu'il ne l'est pas, et qui fera que l'extension d'un énoncé comme « *il n'est pas marié* » se limitera aux non-mariés mariables. Ce qui dans notre exemple explique que quelqu'un entendant (8) sans savoir qui est le *il* en question (*ik*) pourra néanmoins inférer de la seule énonciation de (8) qu'il appartient à la fois à l'ensemble des personnes qui pourraient être mariés et à celui de ceux qui ne le sont pas, ou plus précisément qu'il appartient au sous-ensemble des non-mariés à l'intérieur de l'ensemble des gens qui peuvent l'être. En tout état de cause, en tant qu'énoncé, il ne suffira pas qu'il soit vrai qu'Obama ne soit pas venu à Res per Nomen 5 pour que l'on puisse dire notre énoncé (9). Et pour pouvoir l'énoncer, il faudra à l'inverse d'une façon ou d'une autre qu'il ait pu être envisagé qu'il vienne[12].

Si cette contrainte modale a donné lieu à beaucoup de descriptions, sous le nom d' *alternative sets* chez un très grand nombre d'auteurs (*e.g.* Hamblin, Karttunen, Groenendijk & Stokhof, Hagstrom, Shimoyama, Lahiri, Rooth, Beck, Wagner, Beaver & Clark, Horn,

[12] D'où le caractère pour le moins bizarre d'un dialogue comme :
- Obama n'est pas venu à Res per Nomen 5.
- Ah bon, il devait venir ?
- Non.

Gazdar, Hirschberg, Levinson, Zimmermann, Chierchia, Sauerland, Fox, Geurts, etc.), il faut noter que ceux-ci ne décrivent qu'une petite partie de l'image du possible, à savoir précisément les alternatives, et qu'ils ont ignoré à la fois ce que ces alternatives pouvaient partager, autrement dit le présupposé de l'énoncé, et enfin la négation de ce présupposé, autrement dit ce que l'énoncé exclut ou du moins n'envisage pas (*i.e.* ne considère pas comme possible). Décrire la totalité de l'image du possible associée à un énoncé impliquant en effet de décrire quelque chose comme :

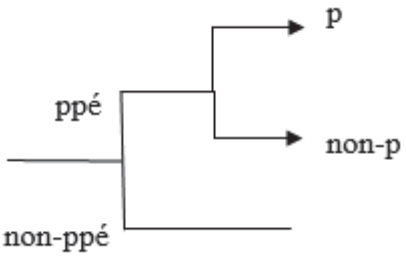

Figure 2

Or c'est précisément ce cadre modal complet qui explique l'efficacité des tests de négation et d'interrogation pour la détermination de la présupposition (Ducrot, 1972), le présupposé comme ce qui est commun à toutes les possibilités envisagées (Nemo, 1999) se maintenant par définition sous une forme interrogative ou négative dès lors que les trois formes partagent une même définition des alternatives et donc de ce qui leur est commun et qui est acquis.

Et c'est une nouvelle fois ce cadre modal qui explique l'existence bien connue de deux négations, l'une étant définie directement par l'alternative comme négation interne au présupposé alors que l'autre niera, elle, le présupposé et posera donc que quelque chose ne s'est pas produit parce que ce quelque chose ne pouvait pas se produire[13],

[13] Nous n'aborderons pas ici la question de la différence notable entre la façon dont les énoncés construisent le rapport entre les différentes modalités et celle qui a conduit au développement des logiques modales, sinon pour signaler que ceux-ci associent le possible et le contingent (ce qui n'est pas et

Il y a donc une négation en « peut ne pas » et une négation en « ne peut pas »[14]. Avec dans tous les cas, détermination des conditions de vérité par les conditions de fausseté qui elles-mêmes dépendent de l'image du possible.

Le paradoxe du barbier

Or si les conditions de vérité dépendent des conditions de fausseté, il est facile de prévoir qu'une même phrase, si elle est associée à des conditions de fausseté distinctes, n'aura pas dans tous les énoncés les mêmes conditions de vérité. Ce qui peut être illustré par le paradoxe du barbier.

Soit en effet l'énoncé « le barbier rase toutes les personnes qui ne se rasent pas elles-mêmes », dont l'interprétation complète est d'expliciter une règle « qui enjoint à un barbier (masculin) de raser tous les habitants masculins du village qui ne se rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-ci » (Wikipédia), et qui donne lieu à un paradoxe dès lors qu'il semble que le barbier s'il ne se rase pas lui-même doive se raser et inversement qu'il ne doive pas se raser s'il se rase lui-même.

Du point de vue du linguiste cependant, ce qui pose question en réalité se réduit à la question de l'interprétation du prédicat « *ne pas se raser soi-même* ». Car si pour tout homme dans le village, ou pour être plus précis, Wikipédia ayant échoué à expliciter la contrainte décrite dans la section précédente, « *pour tout habitant masculin en âge de se raser* », l'énoncé laisse entendre qu'il y a deux situations alternatives possibles,

---

qui peut être et ce qui est et qui peut ne pas être) comme deux formes alternatives de « ce qui peut être et ne pas être », et le nécessaire et l'impossible comme deux formes alternatives de ce dont il est faux que « cela peut être ou ne pas être », au lieu de penser le possible relativement à l'impossible et le contingent relativement au nécessaire.

[14] Y compris en termes inférentiels, l'absence de nouvelles conduisant à ne pas s'inquiéter dans l'interprétation « peut ne pas » (pas de nouvelles, bonnes nouvelles) ou à s'inquiéter dans l'interprétation « ne peut pas donner de nouvelles ».

et seulement deux, à savoir de se raser soi-même ou d'être obligatoirement rasé par le barbier[15], tel n'est pas le cas dans la réalité, puisque cette assomption est doublement fausse pour le barbier lui-même dès lors que dans son cas :

- « *se raser lui-même* » et « *être rasé par le barbier* » est une unique et même chose, et aucunement une alternative entre deux situations distinctes, avec comme résultat que 'ne pas se raser lui-même » et 'ne pas être rasé par le barbier » décrive la aussi la même situation ;
- son choix réel se limite à l'alternative entre « *se raser* » et « *ne pas se raser* », et donc entre « *être rasé* » ou « *ne pas être rasé* ».

Le tout revenant à dire que le prédicat « *se raser soi-même* » a dans la situation deux conditions de fausseté distinctes (et contradictoires entre elles), à savoir pour les habitants masculins en âge de se raser :

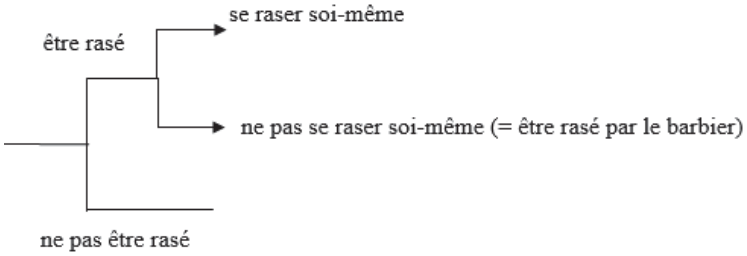

Figure 3

alors que pour le barbier, l'image du possible est :

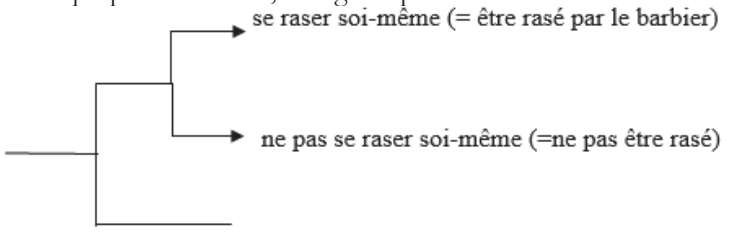

Figure 4

[15] Moyennant quoi les personnes concernées seront forcément rasées dans tous les cas, cet état de chose étant donc présupposé au sens de la section précédente par la formulation même du paradoxe.

ce qui implique entre autres que pour lui « *ne pas se raser soi-même* », « *ne pas être rasé par le barbier* » et « *ne pas être rasé* » sont une seule et même chose, alors que pour les premiers, elles décrivent au bout du compte trois alternatives et situations distinctes dont l'une est définie comme impossible.

Le paradoxe tout entier tient donc à ce que l'énoncé-règle a un cadre modal qui présente comme alternatives des situations qui pour le barbier ne le sont pas, ce qui dans l'absolu interdit de faire rentrer sa réalité dans l'image du possible en question et qui dans le paradoxe conduit à substituer frauduleusement les conditions de fausseté entre elles.

Ce qu'illustre aussi cet exemple, c'est finalement le fait que tout énoncé étant associé à la construction d'une image du possible indispensable à son interprétation, existe obligatoirement pour chaque énoncé une tête modale, définie comme l'élément à partir duquel va se faire la construction des alternatives, qui dans l'énoncé-règle du paradoxe du barbier est en l'occurrence l'élément « elles-mêmes », alors que cet élément n'a aucune pertinence à jouer le rôle de tête modale dans le cas du barbier lui-même.

Ce qu'illustre enfin cet exemple, c'est surtout que la question de la portée variable de la négation peut se résumer à la question de savoir quelle est la tête modale de l'énoncé. Comme on peut l'observer dans notre exemple (6) « *tous les Français n'aiment pas le fromage* », où l'on voit que la tête modale est dans le SN et qu'en conséquence, l'alternative construite sera « *tous vs pas tous* » et non[16] « *aimer le fromage* vs *ne pas aimer le fromage* ». Mais comme on pourra l'observer aussi avec la focalisation prosodique, la construction de l'espace de comparaison variant alors selon l'élément focalisé, qui pourra même être un nom propre ou un pronom.

[16] Si tel était le cas, l'énoncé (6) devrait être interprété comme « il est vrai de tous les Français qu'ils n'aiment pas le fromage ».

Si donc il est possible d'associer à tout énoncé une modalisation[17], que nous nommerons désormais μ, on peut aussi observer ensuite que cette modalisation μ est à la fois la condition de pertinence de l'énoncé et, pour l'interprétant, un véritable contenu sémantique, ceci suivant le principe même des sémantiques des pertinences énonciatives (Keenan, 1971, Fillmore, 1971, Verschueren, 1980, Nemo, 1992, 1999) et à leur constat originel[18] du fait que :

> On peut identifier les présuppositions d'une phrase et les conditions qui doivent être satisfaites pour qu'on puisse l'employer (dans une de ses fonctions). (Fillmore, 1971)
>
> L'énonciation d'une phrase présuppose pragmatiquement que son contexte (linguistique et extra-linguistique) est approprié. (Keenan, 1971)
>
> La pragmatique [est] l'étude des conditions d'appropriété contextuelle qui doivent être satisfaites pour qu'un énoncé remplisse une fonction communicative intentionnelle […] Les conditions d'appropriété ne sont des conditions que pour le locuteur. Du point de vue de l'auditeur, elles sont plutôt des éléments de sens. [...] Parce que les conditions d'appropriété peuvent fonctionner comme des éléments de sens pour l'auditeur, il est possible pour le locuteur de les utiliser pour la transmission indirecte d'information. (Verschueren, 1980)

Référence métaphorique et négation

Reste pour clore notre démonstration de l'importance pour l'analyse linguistique de rendre explicites les conditions de fausseté des

---

[17] La modalisation d'un énoncé p est le fait d'associer son prédicat ou sa tête modale à une alternative de type « il est possible que p / il est possible que non-p ».

[18] Nemo (1992) pose que cette diversité des contraintes de sémantique de pertinence doit être étudiée en tant que telle, et donc qu'il est indispensable de décrire les conditions sémantiques de pertinence des énoncés informatifs, argumentatifs, directifs (ordre, demande, autorisation, conseil, etc.), performatifs, etc. Est démontré que les valeurs observées tiennent à la diversité des images du possible associables à une phrase donnée, mais aussi à des traits sémantiques particuliers (*e.g.* X-dépendance des possibles).

énoncés, à aborder la question de la négation des énoncés métaphoriques, comme nos exemples (12) à (17). Si l'on considère en effet des énoncés comme l'énoncé (12) « *Paul n'est pas une lumière* », l'énoncé (13) « *Paul n'est pas un ours, tu es tombé un mauvais jour, c'est tout.* » et l'énoncé (14) *« les journalistes ne sont pas des piranhas. Ils font leur boulot, c'est tout. »,* force est de constater que de tels énoncés illustrent trois réalités importantes, à savoir :

- le fait que ce qui est dit est propositionnellement vrai s'avère ne pas être pertinent dans l'interprétation de l'énoncé ;
- le fait que l'interprétation métaphorique se maintient sous la négation, ce qui, il faut le souligner, interroge la thèse de l'existence d'une sorte de scandale métaphorique en tant que celui-ci ne pourra concerner que la forme affirmative de la métaphore[19] ;
- le fait qu'un énoncé métaphorique puisse être vrai ou faux et qu'il existe une différence empirique entre ce qui les rend faux ou vrais (Nemo, 2012).

Si chacun de ces trois points mériterait à lui seul tout un développement, ce qui importe est de comprendre qu'il est réellement possible de nier une métaphore, et que ce qui est nié est identifiable comme l'attribution d'une nature (Nemo, 1992, 2012), autrement dit non pas le fait d'avoir telle ou telle propriété ou de faire telle ou telle chose mais le fait qu'il soit dans la nature de quelqu'un ou de quelque chose d'avoir tel ou tel comportement, la négation portant précisément non sur l'existence d'un ancrage empirique et expérientiel (le comportement de Paul ou des journalistes) mais sur le fait de transformer cette expérience en la trace d'une nature invariable (et donc vraie aussi bien dans le futur que dans le passé) : pouvoir nier (13) ou (14) en disant *« t'es tombé un mauvais jour »* montre que ce dont il est question est bien

[19] La thèse en question, quand elle pose que le point de départ de l'interprétation d'un énoncé métaphorique est le fait de dire quelque chose de manifestement faux, présuppose en effet que ceux-ci sont toujours à la forme affirmative, ce qui n'est bien évidemment pas le cas. Le fait que l'interprétation métaphorique se maintienne sous la négation montre que la fausseté propositionnelle de ce qui est dit ne joue pas le rôle de déclencheur du processus d'interprétation métaphorique que la focalisation sur les seules métaphores affirmatives peut laisser croire.

plus le comportement constant des personnes concernées que l'existence de ce qu'Austin (1946) appelait le *backing* d'un énoncé, autrement dit l'existence de quelque chose de concret qui permet de dire ce que l'on dit.

Il en est de même d'énoncés comme (15) « *Paul n'a pas eu de père* » ou (16) *« mes vacances n'ont pas été des vacances* qui portent bien sur quelque chose de très concret, ce qui permet de les nier en disant « *T'exagères !* », sans rendre jamais faux l'énoncé « positif » correspondant, à savoir que si on peut dire à propos du père de Paul qu'il n'a pas été un père, c'est précisément parce que la personne concernée était le père de Paul. Ce qui dans notre schéma revient à dire que l'interprétation métaphorique de la négation présuppose l'énoncé positif correspondant sur la base d'une modalisation « *il y a père et père* ».

Ce que montrent les énoncés métaphoriques ou de tels énoncés, c'est donc finalement que l'interprétation des énoncés négatifs :

- passe par la recherche d'une base empirique (qui n'exclut jamais l'existence d'une base empirique alternative pour l'énoncé non-négatif) ;
- suppose au-delà de cela l'existence d'une vérité métaphorique niable.

Une fois de plus, c'est donc la possibilité d'attribuer à l'énoncé des conditions de fausseté acceptables qui rend parfaitement normaux des énoncés propositionnellement absurdes.

Conclusion

L'étude de l'interprétation des énoncés négatifs montre d'abord et avant tout que la portée de la négation linguistique est bien l'énoncé dans sa complexité interne et non une proposition ou même une phrase. La question de savoir à quoi réfère un énoncé négatif est donc inséparable du caractère intrinsèquement comparationnel[20], et non

[20] Dire comme en (10) que « *Nadia n'est pas sa sœur* » n'est pas énoncer un truisme propositionnel mais bien comparer Nadia et sa sœur et poser qu'elles ne peuvent être assimilées. Les énoncés reposent toujours sur des comparaisons implicites et c'est en cela qu'ils ne représentent pas le réel, la comparaison de deux réalités n'existant que dans et par la comparaison et non dans le réel.

représentationnel (*stricto sensu*), de l'énoncé. Or, le principe d'une comparaison est que son résultat n'est pas une partie du réel, même s'il en procède.

Par ailleurs, si l'on peut définir la sémantique linguistique comme l'étude de toutes les contraintes *linguistiques* qui s'exercent sur l'interprétation (*e.g.* contraintes morphémique, lexicale, constructionnelle, grammaticale ou prosodique), il faut constater pour un objet sémantique comme la négation, que les contraintes concernées interfèrent constamment avec les contraintes de modalisation et de scalarisation[21], et qu'aucune des interprétations résultantes ne peut être considérée comme première.

Le plus frappant au-delà de la coexistence de contraintes sémantiques et pragmatiques et du fait que des signes linguistiques comme la négation puissent les associer étroitement, tient au bout du compte à la façon dont les contraintes interfèrent, et en particulier au fait que chaque contrainte modifie la façon dont une autre contrainte est satisfaite.

Tout ce que nous avons vu est en effet *in fine* réductible à cette réalité, qui transforme des contraintes en système de contraintes en les rendant interdépendantes.

L'important est en effet qu'une même contrainte puisse pour cette raison être satisfaite d'un ensemble de façons (interprétations) et que celles-ci peuvent parfaitement s'exclure mutuellement. Au point, comme nous l'avons vu, que la négation peut porter sur une façon de satisfaire une contrainte, et non sur une non-satisfaction de la contrainte en question, comme dans des énoncés comme « *Ce jour-là, Bob Beamon ne saute pas, il vole* » ou *« Il n'était pas content, il jubilait* ».

Or, dans la mesure où quelque chose peut ne pas être vrai pour un ensemble varié de raisons, interpréter une négation consiste donc à identifier quelle condition de fausseté est pertinente dans le contexte d'énonciation. Ce processus est en partie contraint linguistiquement,

[21] La contrainte de scalarisation (Nemo, 1992, 1999) impose que ce qui est dit fasse une différence pour quelque chose, et donc qu'interpréter un énoncé implique toujours de répondre à la question « quelle différence cela fait-il ? ».

mais ne l'est que partiellement, même s'il existe aussi des moyens linguistiques de modifier une interprétation par défaut, en particulier au travers de forme d'élaboration (au sens de la *Discourse Representation Theory*) permettant au locuteur de préciser en quel sens sa négation se justifie.

Références bibliographiques

Austin, J., 1946, "Other Minds". *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary Volumes 20, 148-187. Reprinted in 1961, James O. Urmson & Geoffrey J. Warnock (Eds.), *Philosophical Papers* (76-116), Oxford: Clarendon Press.

Cadiot, P., Nemo, F., 1997, « Analytique des doubles caractérisations ». *Sémiotiques*, 13 : 123-144.

Ducrot, O., 1972, *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann.

Fillmore, C., 1971, "Types of Lexical Information", *in* D. Steinberg and L. Jakobovits, eds., *Semantics*, Cambridge: Cambridge UP, 370-392.

Horn, L.R, 2001 [1989], *A Natural History of Negation*, CSLI, Chicago: University of Chicago Press

Keenan, E., 1971, "Two kinds of presuppositions in natural language", *in* Fillmore, C & Langendoen, T (Eds), *Studies in Linguistic Semantics*, New-York: Holt, Reinhart & Winston.

Krifka, M., 1999, "*At least* some determiners aren't determiners", *in* Ken Turner (ed.), *The Semantics-Pragmatics Interface from Different Points of View*, Amsterdam: Elsevier Science, 257-291.

Levinson, S., 2000, *Presumptive Meanings*: *The Theory of Generalized Conversational Implicature*, Cambridge, MA: MIT Press.

Nemo, F., 1988, "Relevance". Book review (Dan Sperber & Deirdre Wilson), *Journal of Pragmatics*, 12, 5-6. 791-795.

Nemo, F., 1992, *Contraintes de pertinence et compétence énonciative : l'image du possible dans l'interlocution*, thèse de Doctorat, Paris : EHESS.

Nemo, F., 1999, "The Pragmatics of Signs, The Semantics of Relevance, & The Semantic/Pragmatic Interface", *in The Semantics-Pragmatics Interface from Different points of View*, Amsterdam: Elsevier Science. 343-417

Nemo, F., 2012, « Ecart lexical ou résurgence morphémique ? Approche linguistique des métaphores », *in Métaphores et cultures. En mots et en images*, Paris : L'Harmattan. 31-50.

Verschueren, J., 1980, « A la recherche d'une pragmatique unifiée », *Communications*, 32, 274-284.